

Magie, mage, image

Solange Lévesque

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (1996). Magie, mage, image. *Jeu*, (80), 152–155.

Magie, mage, image

Comment en arrive-t-on à prendre plaisir au théâtre ? De manière très différente, selon chaque personne, sans doute. Chose certaine, point n'est besoin d'une œuvre célèbre, de costumes élaborés, de décors importants ni d'une grande salle pour en contracter le goût ; un moment très humble, quelques instants qui concentrent tout le pouvoir de cet art¹ peuvent s'imprimer dans le souvenir et ouvrir la voie au développement d'un intérêt pour ce mensonge organisé et collectivement consenti en vue de la recherche d'une vérité, qu'est le théâtre.

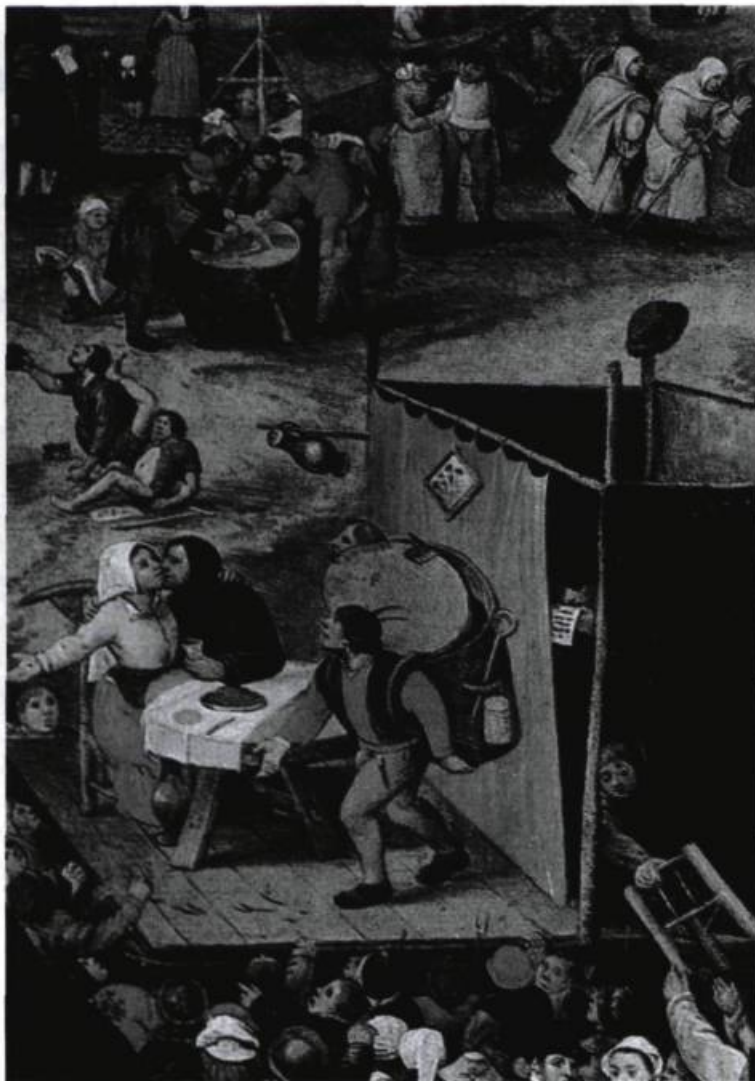
Premier temps : « Feux de Bengale ! »

En coulisse, quelqu'un chuchote désespérément : « Feux de Bengale ! Feux de Bengale !... », et rien ne se passe. Je me souviens de l'intensité du suspense.

Cela s'appelait un « tableau vivant », un genre qui se pratiquait dans les années cinquante à la salle paroissiale de mon village. Le tableau vivant consistait en une sorte de saynète statique, qu'une action quelconque venait soudain animer et qui durait peut-être une dizaine de minutes. Comme tout ce qui se passait « sur le théâtre », le tableau vivant avait lieu devant ce qu'on appelait « la Toile », un large panneau de coton peint à l'effigie d'un petit village de campagne en été (beaucoup de vert !), où l'église, avec son clocher démesuré, occupait la place centrale. La Toile ne changeait jamais, quelle que soit la pièce, le lieu où se passait l'action, les situations, la saison, etc. La Toile était le signe, la convention acceptée par tous que ce qui allait se passer devant elle serait du théâtre. Mais on ne disait pas « du théâtre » (le « théâtre », c'était la scène elle-même, le promontoire où montaient les acteurs) ; on disait plutôt une « séance » – ou un tableau vivant.

Le tableau vivant représentait, cette année-là, une Nativité : la Vierge, avec un vrai Jésus dans les bras, qui pleurait beaucoup, une crèche en bois remplie de vraie paille, et saint Joseph. Lorsqu'une douzaine d'anges – des petits enfants qui, au moyen de tirettes en tissu, faisaient battre leurs ailes de carton – quittèrent la coulisse pour aller consoler Jésus sur la scène, des feux de Bengale devaient produire leurs lueurs magiques, consacrer le mystère joyeux de la Nativité et édifier le public... qui les attendait,

1. ...qu'on appelle « art du spectacle vivant » ; mais dès qu'il y a spectacle, nous sommes dans le vivant...



Pieter Balten, *La Foire paysanne*, XVI^e siècle.
Musée du théâtre d'Amsterdam.
Photo : ©Institut néerlandais du théâtre/Photob, tirée de l'ouvrage de Daniel Couty et Alain Rey, *le Théâtre*, Paris, Bordas, 1995, p. 19.

servante parce qu'elle était corpulente ; je me souviens que c'était drôle et un peu triste.

Je n'ai pas oublié *Bonne Fête, Panama !* : j'ai oublié l'histoire, mais dans une certaine scène de la pièce, deux acteurs se trouvaient face à face ; l'un, près de la coulisse, tenait derrière son dos un pot de chambre ; soudain, on voyait une main suivie d'un bras qui s'étirait lentement hors de la coulisse avec une bouteille d'eau et qui remplissait le pot. L'acteur au pot de chambre faisait durer les espoirs et les doutes ; l'excitation gagnait la salle, les commentaires fusaient ; certains spectateurs y allaient de leurs suggestions, jusqu'à ce qu'enfin le pot (rempli d'eau) soit renversé et laissé sur la tête du pauvre Auguste, à qui son comparse triomphant assenait un sonore « Bonne fête, Panama ! » tandis que l'eau ruisselait par terre.

puisque chaque apparition ou disparition d'un saint, de la Vierge, d'un ange ou d'un archange, chaque signe de Dieu, chaque miracle était ponctué de feux de Bengale. Mais les feux de Bengale n'avaient pas été allumés à temps, et l'organisatrice s'énervait ; d'une voix forte, elle essayait de chuchoter « Feux de Bengale ! Feux de Bengale ! » au responsable desdits feux, un monsieur forcément très sérieux (on n'aurait pas confié cette responsabilité à un distrait ou à un drôle). Au moment où celui-ci sortit de la coulisse pour venir vérifier ce qui se passait, un feu de Bengale lui éclata sous le nez et, dans l'énervement du temps des fêtes, les anges furent pris d'un fou rire, qui gagna peu à peu la sainte Famille et se communiqua à toute la salle. Je reconnaîtrais par tout l'odeur des feux de Bengale.

Il y avait aussi des « séances comiques » et des « séances sérieuses ». Je me souviens du *Presbytère en fleurs* et des innombrables fleurs de papier crépé qui ont envahi la cuisine (c'est chez nous qu'elles étaient fabriquées) ; je me souviens d'une scène où la jupe d'une corpulente dame qui jouait la servante du curé se déchirait quand le bedeau l'attrapait par la jupe pour la retenir (ma mère avait cousu une centaine de petits boutons-pression, pour que la jupe « déchire » bien). Tout le monde riait de la

Ces séances et tableaux vivants étaient précédés de « récitations » et de « compliments », que des enfants disaient « sur le théâtre ». Des fables de La Fontaine, des poèmes de Péguy, *le Vase brisé*, de Sully Prudhomme, ou de très courts textes, selon l'âge. Je me souviens du texte de ma première « récitation » :

Quand Adam mordit la pomme
 Il se mordit le pouce aussi
 C'est pourquoi l'on a ce doigt
 Raccourci.

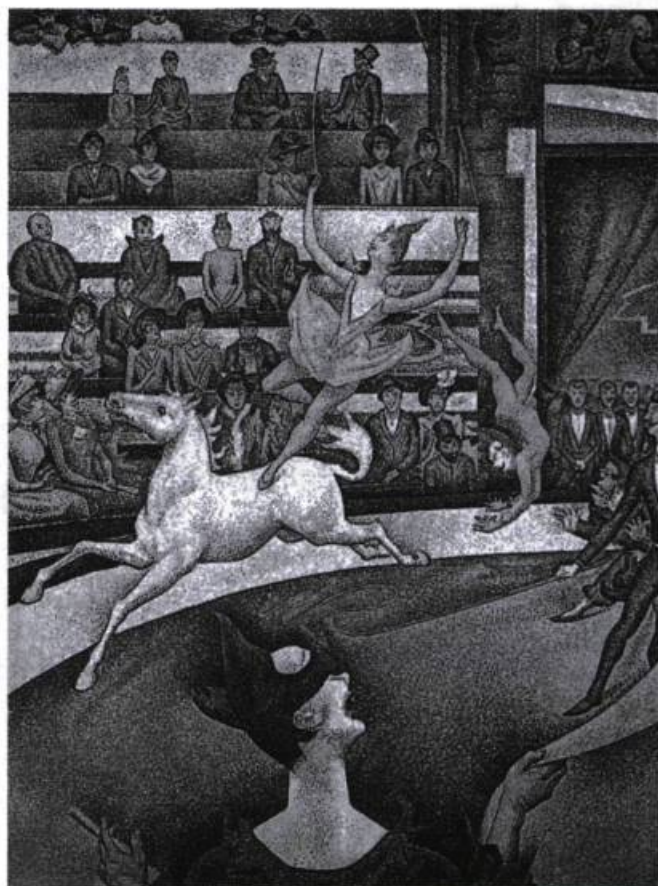
Le trac du spectateur

Ce qui me reste des feux de Bengale, des fleurs du *Presbytère...* et de *Bonne Fête, Panama !*, c'est l'excitation et la joie, cette mobilisation des sens et de l'attention, cette communion avec l'action et les personnages, l'attente de la suite, le cœur battant, qui constitue, d'une certaine manière, le trac du spectateur. Les réactions face à un ensemble d'éléments très divers, organisés les uns par rapport aux autres, qui produisent parfois ce qu'on appelle la *magie*, mot valise dont on ne peut comprendre ni révéler le double fond (mais dont on sait que les lettres peuvent former aussi les mots *mage* et *image*).

Deuxième temps : les larmes de Pauline

Premier volet : Collège des Ursulines de Québec. Je suis en sixième année, et « les grandes » jouent *Polyeucte*. Ce n'était peut-être encore qu'une séance, mais je me souviens d'avoir oublié : oublié qui j'étais, que j'étais entourée d'autres spectatrices, oublié le couvent, cette salle tout en bois dont les planchers craquaient, les religieuses, tout. Je me souviens d'avoir été totalement captivée par Polyeucte le pur, emportée jusqu'aux larmes ; j'étais presque devenue moi-même le personnage, avec le recul délicieux de ne pas avoir à subir le même sort que lui ; et déchirée, je pleurais aussi avec Pauline.

Second volet : Collège Notre-Dame de l'Assomption à Nicolet. Ici, attention, nous montons de plusieurs crans. La religieuse responsable de l'art dramatique est une personne brillante, éclairée, résolument avant-gardiste. Chaque année, cette magicienne visionnaire monte une pièce avec les élèves qui suivent ses cours ; elle réussit à négocier des congés pour qu'elles puissent répéter ; elle coordonne tout et rend tout possible. Ses exigences et ses spectacles sont professionnels, son enseignement et sa pédagogie intelligents, généreux et efficaces. Elle connaît à fond les classiques, mais elle lit aussi les auteurs contemporains ; pour elle, comme pour la plupart des religieuses de ce collège, il n'y a pas de censure ; il y a des œuvres cinématographiques, picturales, littéraires, dramatiques ou musicales, à comprendre et à respecter. Avec elle, les dis-



Georges Seurat, *Cirque*, 1891. Huile sur toile, 185,5 x 152,5 cm. Paris, musée d'Orsay. Photo : R.M.N., tirée de l'ouvrage de Ségolène Le Men, *Seurat & Chéret. Le Peintre, le cirque et l'affiche*, Paris, CNRS Édition, 1994, p.17.

cussions sont toujours passionnantes. Les étudiantes sur scène sont crédibles, elles ne *récitent* ni ne déclament les vers ou la prose, elles *jouent* véritablement ; les images abondent, l'interprétation est fouillée jusqu'à sa vérité, la diction est travaillée jusqu'à la perfection. Nous faisons tout : les costumes, le décor, les éclairages, les accessoires, les programmes, etc. Parce que nous prenons tout très au sérieux (y a-t-il une autre manière d'être passionné ?), le résultat nous donne du plaisir et en donne aussi aux autres : l'auditorium se remplit de toute la ville de Nicolet.

Ce que je cherche et attends du théâtre, c'est la passion, la fraîcheur, une qualité d'engagement, une présence sans réserve, un regard neuf qui fait voir, une proposition qui bouscule les idées reçues et excite la pensée. C'est l'interaction entre la vie et le théâtre que Bergman a si bien cernée dans une séquence du début de son film *le Septième Sceau*, où l'on voit un jeune couple d'acteurs donner une petite comédie avec deux bouts de tissu et trois fois rien. Les spectacles à grand déploiement, les décors complexes ou recherchés arrivent parfois à créer un climat propice à l'émergence de la magie, mais la magie peut aussi bien se produire dans de petits spectacles qui, du coup, en deviennent de grands, faits de vérité et de sincérité, réchauffés au feu de quelqu'un dont l'âme se soulève et vient jusqu'à nous². On y retrouve alors l'origine du théâtre : quelqu'un qui transcende son identité propre et joue à être quelqu'un d'autre, tout en rejoignant l'essence de son être, pour *nous faire croire* (nous donner la foi en) quelque chose ; quelqu'un qui nous propose une manière inédite de voir, de penser, de sentir, ou qui nous révèle quelque chose qui se trouvait déjà en nous, et qui nous importait déjà sans qu'on le sache. ◆

2. C'est cette même magie qui se produit dans les spectacles de cirque réussis, où l'importance des moyens techniques s'efface au profit de la présence, de la générosité et de la virtuosité de l'artiste.